

Quelques commentaires

« *Tout vouloir procède d'un besoin, c'est-à-dire d'une privation, c'est-à-dire d'une souffrance* ».

Ici, Schopenhauer fait remarquer que désirer, c'est souffrir. Ce n'est pas que le désir entraîne de la souffrance, mais qu'il *est*, lui-même, souffrance. Quand je désire (quand je « veux » quelque chose), c'est que je suis privé de la chose que je désire (sinon, je ne la désirerais pas ; on ne désire pas ce que l'on a). Or, la privation est une souffrance.

« *La satisfaction y met fin* »

Mais on pourrait faire remarquer que, au bout du désir vient la satisfaction ; que, après avoir attendu (désiré), on cueille les fruits de notre attente et qu'une juste récompense vient couronner celui qui, désirant, a attendu.

A celui qui voudrait faire cette remarque, Schopenhauer va répondre en présentant une sorte de comptabilité des plaisirs et des peines. Cette réponse est quadruple. Il y a quatre raisons qui vont venir balayer l'argument de celui qui ferait remarquer que la satisfaction est au bout du désir :

1. « *pour un désir qui est satisfait, dix au moins sont contrariés* » : rares sont les désirs qui sont satisfaits. Nous sommes toujours habités par une pluralité, une multiplicité de désirs. Chaque désir est une souffrance puisque chaque désir est une privation, un tourment, un aiguillon. Pour une quantité de plaisir (satisfaction), il y a au moins, dit-il, dix quantités de souffrance ou de peine (de frustration).
2. « *de plus, le désir est long* », mais « *la satisfaction est courte* » : en termes de temps, là aussi nous sommes perdants : nous attendons toujours plus longtemps que nous ne jouissons de la chose désirée (quand nous obtenons, moins de une fois sur dix, ce que nous souhaitons).
3. « *... [l]es exigences [du désir] tendent à l'infini ; la satisfaction (...) est parcimonieusement mesurée* » : l'intensité du désir, c'est-à-dire de la souffrance est très grande, tandis que celle du plaisir est donnée, dans l'expérience de l'existence, au compte-goutte. Quand on compare la somme de plaisir avec la somme de souffrance, on voit que, là aussi, nous sommes perdants sur toute la ligne. Mais le pire argument est le suivant :
4. « *Mais ce contentement suprême n'est lui-même qu'apparent ; le désir satisfait fait place aussitôt à un nouveau désir* » : il n'y a pas, en vérité, de satisfaction car au moment-même où nous cueillons l'objet de notre désir, semblables au tonneau des Danaïdes, un nouveau désir, c'est-à-dire un nouveau manque, prend la place du précédent. Ainsi, il n'y a jamais d'authentique satisfaction. C'est pourquoi, comme le dira Schopenhauer un peu plus bas, « l'inquiétude », c'est-à-dire l'agitation « d'une volonté toujours exigeante (...) emplit et trouble sans cesse la conscience ».

Nous ne saurions, par conséquent, jamais être heureux.